



Orthographe et sentiment d'insécurité linguistique

Jean Pierre Sautot

► To cite this version:

Jean Pierre Sautot. Orthographe et sentiment d'insécurité linguistique. Émotion, interaction et développement, 2001, Grenoble, France. halshs-01269752

HAL Id: halshs-01269752

<https://shs.hal.science/halshs-01269752>

Submitted on 5 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sautot J.-P. (2001). Apprentissage de l'orthographe et insécurité linguistique face à l'écrit. In Colletta J.M. et Tchekassof A.(Ed.). *Émotion, interaction et développement*. Universités Stendhal et Mendès France de Grenoble, 193-199.

Orthographe et sentiment d'insécurité linguistique

JEAN PIERRE SAUTOT

Université Stendhal Grenoble III, Laboratoire Lidilem

Résumé - L'orthographe est une norme. Une des représentations les plus répandues en matière d'orthographe est qu'elle ne supporte pas de contestation et devrait donc s'imposer comme une évidence à ses usagers. Ce modèle simpliste d'une orthographe toute puissante mérite cependant d'être contredit. C'est au travers de la contradiction de ce modèle dichotomique qu'on peut expliquer comment la norme orthographique conduit à faire naître chez certains de ses usagers un sentiment d'insécurité.

Quelques événements orthographiques.

Regarde les deux
chauds sets que j'ai
pris à mon
adversaire



Les oiseaux picorent des graines.
Nous avons cinq doigts. Je n'ai pas

le temps.

JEAN-PIERRE S
193

1. L'orthographe : enquête sur sa lecture

On se pose trop rarement la question de l'utilité réelle de l'orthographe. L'orthographe est-elle utile à la lecture et est-elle utilisée ? Pour tenter d'obtenir des réponses à ces questions, j'ai demandé à 50 lecteurs dont l'âge varie de 6 à 50 ans de bien vouloir interpréter des écrits variés où l'orthographe est supposée apporter un supplément de sens.

Cette enquête sur la lecture de l'orthographe (J.P. Sautot, 2000) ne répond pas à la question : "L'orthographe est-elle utile ?" En revanche elle permet de déterminer si certains lecteurs ont la capacité d'user de l'orthographe et d'autres pas. Elle apporte donc une réponse partielle à la question de l'utilité et de l'utilisation de l'orthographe. Au cours d'entretiens d'explicitations, les lecteurs ont été confrontés à différents événements orthographiques dont certains sont des graphèmes normés, d'autres sont des graphies variantes présentant plus ou moins de distance à la norme, et enfin certaines sont des constructions expérimentales permettant de confronter les lecteurs à la variation. Ces différentes épreuves ont été l'occasion pour de faire verbaliser une interprétation des différents événements orthographiques, assortie d'explicitations de la procédure interprétative. C'est donc un corpus de verbalisations du sens, de justifications et d'évaluations qui a été analysé. L'analyse a mis en évidence les comportements interprétatifs des lecteurs vis-à-vis des événements orthographiques et comment leur rapport à la norme entre en interaction avec leur compétence linguistique.

2. L'orthographe : norme, système et variation(s)

En effet, les manifestations du langage qu'elles soient orales ou écrites sont soumises à une pression sociale. Cette pression a deux fonctions. La première est d'assurer l'intercompréhension entre les membres de la communauté tandis que la seconde est de prendre en charge une certaine identité sociale. On se reconnaît dans les pratiques langagières de sa communauté sociale et on les utilise afin de communiquer au sein de cette communauté. La bonne maîtrise de ces pratiques influe sur l'insertion sociale de l'utilisateur. Dans une société acculturée à l'écrit, la maîtrise du système d'écriture est un enjeu économique que l'économie des échanges soit symbolique ou matérielle. L'orthographe n'échappe pas à cette règle. Il y a une dualité dans l'orthographe : elle est un système d'écriture et une norme sociale. Cette première opposition interne que

l'orthographe laisse paraître n'est pas la seule.

En tant que système d'écriture l'orthographe met en œuvre certains principes de transcription de la langue orale. Le principe central de l'orthographe française est l'alphabet : une marque écrite pour un phonème prononcé. L'évolution des systèmes d'écriture les conduit à rompre avec le principe de leur origine. L'orthographe contemporaine française est donc en elle-même une variation puisque chaque lettre peut a priori prendre plusieurs valeurs, que chaque phonème est susceptible d'être transcrit de plusieurs façons et que la morphologie a un système de codage en partie spécifique. De plus, l'histoire de l'écriture française a fait accumuler des graphies, des lettres historiques qui ajoutent un certain degré d'irrationnel pour le scripteur ordinaire contemporain. A l'intérieur même de la norme, existe donc une variation complexe qui entraîne la production d'une quantité importante d'erreurs en écriture. Une grande part de ces erreurs ne sont que l'application au mauvais moment des principes internes de l'orthographe. Le système génère donc lui-même une variation normée et une variation non-normée.

3. L'orthographe : une certaine subjectivité

Face à l'orthographe le lecteur possède un arsenal cognitif que je nomme sa compétence. Elle se compose de connaissances sur l'orthographe et son fonctionnement qui fonctionnent en interface avec les connaissances orthographiques (Jaffré, 1995). Seuls quelques experts maîtrisent parfaitement l'ensemble de ces connaissances. Pour les autres, une part du système ne reçoit pas d'explication rationnelle.

Schématiquement, le système orthographique est constitué de trois zones. Au centre du système, un noyau dur, où les graphies sont toutes admises et reconnues comme étant normées. Ce noyau est un ensemble de graphies maîtrisées. La compétence y est efficiente. A la périphérie, une zone où se placent les graphies non normées et reconnues comme telles. Ici encore la compétence joue son rôle de reconnaissance des formes et permet la prise d'une décision d'acceptabilité de la forme graphique. Vers l'extérieur, cette zone n'a de limites que celles du système. En effet un ensemble fini de lettres ne peut générer un ensemble infini de combinaisons. limite théorique permet d'inclure comme étant non normée en français toutes les écritures étrangères utilisant l'alphabet latin et qui dépendent de fait d'une autre norme. Entre ces deux zones en existe une troisième où s'exprime toute la fluctuation que l'orthographe est capable de générer. Cette zone est une caractéristique de la compétence du lecteur. De sa taille dépend son attitude face à la norme. Cette attitude, je la nomme posture normative. C'est elle qui génère une

certaine subjectivité face à l'orthographe.

A l'instant où le lecteur débute sa lecture, il est dans une prédisposition mentale telle que celle-ci va influencer son interprétation. Au cours de ce processus, la représentation de la norme que le lecteur a construite et sa compétence orthographique vont agir en corrélation, parfois en complémentarité, parfois en totale contradiction. De ces deux modalités émergent deux postures normatives prototypiques.

La posture orthonormative place le respect de la norme au dessus de la construction du système. Il n'y a guère de régulation possible, seules comptent les règles et leur application stricte. La zone de fluctuation entre système normé et système non-normé est très réduite.

La posture modulonormative admet une zone de fluctuation plus vaste. La régulation est prédominante. Plutôt que de porter des jugements sur les graphies ou leurs auteurs, les lecteurs qui sont dans cette posture préfèrent s'appuyer sur les motivations qui président au non respect de la règle. Tout le sens possible d'une figure orthographique est ainsi extrait.

4. Sécurité et insécurité orthographique

Pour vivre l'orthographe dans un sentiment de sécurité, il faut ne pas avoir conscience que l'orthographe existe ou le maîtriser de manière performante. S'agissant d'une compétence orthographique défaillante, le lecteur ne maîtrise pas les diverses interfaces entre la langue et son écriture. Il ne peut donc porter de jugement d'acceptabilité sur les graphies qu'il lit. Sont dans cette position des enfants jeunes dont l'apprentissage du déchiffrement alphabétique est en cours et des enfants en échec d'apprentissage de l'orthographe. Ces derniers ont une conscience de la norme relativement forte. Leur posture est orthonormative, mais ils n'ont pas les moyens cognitifs de répondre au problème interprétatif. L'orthographe n'a pas de sens parce qu'ils n'ont pas intégré la convention entre la part visuelle de l'orthographe et les signifiés qu'elle transcrit. La norme est linguistiquement vide. Pour eux, l'insécurité est plus pédagogique que linguistique. Ils vivent mal l'apprentissage du fait de leur échec, mais la conséquence positive en est qu'il ne réagisse pas à la variation orthographique et donc qu'il n'en éprouve aucun malaise.

Inversement, quand la compétence du lecteur relève de l'expertise, la sécurité face à l'orthographe est grande. En effet, la mobilisation des capacités d'analyse permettent d'efficaces décisions d'acceptabilité des graphies. En règle générale, ces lecteurs procèdent par hypothèses successives qui induisent des interprétations multiples. Les figures orthographiques sont alors décortiquées sans

qu'aucun sentiment parasite n'interfère. Ce type de comportement est susceptible d'apparaître précocement puisque ses prémisses sont observées chez un enfant de 7 ans.

L'expertise ne protège cependant pas de l'insécurité. Un adulte (39 ans) a montré un sentiment d'insécurité que je qualifierais de sociale. En effet, les interprétations qu'il donne des différents événements orthographiques montrent une grande expertise linguistique mais, en corollaire de ces interprétations, des évaluations négatives réitérées fustigent toute variation orthographique. Une forme d'intégrisme orthographique se révèle, qui montre toute l'angoisse que l'orthographe peut faire naître. Ce sont alors les thèmes de l'orthographe, valeur refuge du nationalisme et de l'éducation, qui fleurissent dans son discours. L'insécurité, ici, n'est plus linguistique mais sociale, l'orthographe variante n'étant plus alors que l'indice de la décadence de la société.

L'insécurité linguistique apparaît quand existe une vaste zone de fluctuation entre système normé et système non normé. Face à une forte variation orthographique (telle "Karfour"), le lecteur affirme sa compétence en signalant explicitement la variation et en rejetant la forme même si elle peut être interprétée. C'est à une véritable autocensure que le lecteur se livre, fermant sciemment des pistes interprétatives pour faire valoir sa compétence toute relative. A ce titre il est remarquable de voir s'emporter un lecteur face à la graphie de "Karfour" sans s'offusquer de celle de "Kiabi" alors que cette dernière viole objectivement plus de règles que la première.

Ces réponses sont en fait une échappatoire au problème que l'enquêteur pose au lecteur. Le recours à attitude ouvertement normative masque le malaise que fait naître la situation. L'absence de réponse rationnelle que pourrait fournir la compétence linguistique conduit le lecteur à construire un arsenal pseudo rationnel. Cet arsenal s'appuie sur des valeurs qui fondent les représentations sociales dominantes à propos de l'orthographe. L'orthographe y est quasiment élevée au rang de religion nationale (M. Masson, 1999) justifiant par là même la part irrationnelle que contient le système graphique. La société française entretient son propre malaise en maintenant en place une écriture partiellement irrationnelle et en revendiquant des pratiques pédagogiques qui renforcent le mythe. La dictée sert d'épreuve initiatique où le zéro faute s'institue en rite de passage. Or la portée symbolique est écrasante. En effet, atteindre à la perfection orthographique est quasiment impossible, notamment pour des élèves en cours d'apprentissage. La valeur symbolique du rite de passage réside dans le fait que l'épreuve est surmontable pour le novice. Sans quoi la cérémonie est un marché de dupe. Les discours évaluatifs scolaires ou familiaux autour

de la dictée, et plus généralement de l'orthographe, installent un malaise affectif durable chez l'enfant qui rencontrent des difficultés d'apprentissage. Le refus d'interprétation d'une forme variante, le recours à des arguments normatifs explicites ou implicites, sont les indices des séquelles affectives que laisse un apprentissage rigoriste de l'orthographe. De ce point de vue, les atteintes affectives prennent vraisemblablement corps dans le milieu familial. Mais l'école, en légitimant par ses pratiques pédagogiques les discours familiaux, porte aussi sa part de responsabilité.

Cette insécurité affective autant que linguistique est clairement apparue chez un adulte (39 ans). La maturité aidant, le discours sur l'orthographe est plus distancié que chez les enfants en difficultés même si les comportements interprétatifs diffèrent peu. On observe notamment une stratégie d'évitement du problème orthographique, et une stratégie revendicative lorsque la compétence est suffisante. Mais le plus remarquable est la résurgence de la dévalorisation dont le lecteur a été la victime. Celle-ci est transférée sur des annonceurs qui pour construire une identité visuelle utilisent l'orthographe. Ainsi "K par K" (rénovation de fenêtres) et "Kiloutou" (location de matériels) sont ils jugés professionnellement à l'aune de l'orthographe de leur enseigne. Le discours du lecteur laisse paraître un scepticisme évident quant aux compétences de ces entreprises, comme son intelligence a du être mise en doute, jadis, au vu de ses performances orthographiques. Enfin, face à diverses variantes publiquement affichées ("Kiabi", "Oxebo" (publication pour enfants) ...) ce lecteur appuie sa revendication normative sur des valeurs éducatives : comment ses enfants peuvent-ils avoir envie d'apprendre l'orthographe au milieu d'une telle gabegie ? C'est donc par des lecteurs qui en ont le plus souffert que l'orthographe est le plus défendue.

Conclusion

Le débat a fait rage autour d'une éventuelle réforme de l'orthographe. La montagne a accouché d'une souris, la réformette a eu lieu, elle ne change rien ou presque¹. Le quasi consensus national reste entier : ceux qui maîtrisent l'écriture n'ont aucune raison de vouloir le modifier, ceux qui ne le maîtrisent pas le défendent au nom d'une éducation dont ils ont été les victimes. Certains enfants refusent d'écrire devant la peur de faire des fautes, des professeurs débutants sont dans la même situation et l'Education Nationale continue à prôner la dictée comme mode d'évaluation ! Sans vouloir être alarmiste, il semble

¹ Orthographes nouvelles ou rectifiées publiées au journal officiel du 6 décembre 1990.

être temps de réformer, si ce n'est l'orthographe, du moins sa pédagogie. Les outils théoriques et didactiques ont été forgés, que manque-t-il donc pour qu'ils soient utilisés ?

Références bibliographiques

- Jaffré J.P., (1995), "Compétence orthographique et acquisition" in Ducard D. et Alii , L'orthographe en trois dimensions, Paris, Nathan.
- Masson M., (1999), "Vue panoramique", in Honvault R. (dir.), L'ortographe ? C'est pas ma faute !, Corlet Panoramiques
- Sautot J.P., (2000), Utilisation de l'orthographe et d'autres éléments sémiographiques dans la construction du sens en lecture, Thèse de doctorat de sciences du langage, Vincent Lucci, (dir.), Université Grenoble III